

Pénibles images

L'opéra «*Giordano Bruno*» de Francesco Filidei au Théâtre de Gennevilliers (Paris, 18 avril 2016)



«*Giordano Bruno*» de Francesco Filidei à Paris. Photo : Philippe Stirnweiss

Pour son second opéra, Francesco Filidei a choisi de mettre en scène le personnage de Giordano Bruno, supplicié sur le Campo de' Fiori à Rome par l'intolérance et le fanatisme religieux du pouvoir politique. Les cinq représentations au Théâtre de Gennevilliers font suite à la création française de l'ouvrage au festival Musica de Strasbourg, quelques mois après la création. Réduite au strict minimum, la mise en scène d'Antoine Gindt joue sur une lecture à la fois symbolique et littérale des derniers moments de Giordano Bruno. La mise en image du bûcher hésite entre l'impossibilité d'un réalisme brut et la distance de l'abstraction ; il en résulte une pénible image conclusive où Giordano Bruno apparaît recouvert d'un vrai-faux bitume visqueux, comme à l'occasion d'une blague potache qui aurait mal tourné. Fermons les yeux sur le reste de cette liturgie papale avec odeur d'encens et bougie... Les projections de Daniel Levy atténuent la pauvreté du jeu d'acteur, en illustrant l'évolution de la pensée philosophique de Giordano Bruno.

Musicalement, la tension se recentre sur ce qui s'apparente à un chemin de

croix en six stations durant le procès du philosophe. Le livret de Stefano Busellato est taillé sur mesure pour travailler ces six «fenêtres» en tableaux musicaux qui mèneront le personnage au bûcher qui mèneront le personnage au bûcher de Rome. L'écriture de Filidei utilise les ressorts de la musique médiévale en combinant une série chromatique de douze sons à des situations tant narratives que méditatives. Le registre aigu sert de couleur générale aux scènes philosophiques tandis que le drame progresse vers des intervalles plus larges au fur et à mesure que s'avance le bûcher final. Les déplacements et les fluctuations rythmiques libèrent une belle palette d'effets et de couleurs. On sera davantage touché par les scènes où affleurent à travers un fiévreux et délirant monologue les failles du personnage quant à sa théorie jugée blasphématoire. La présence de l'ensemble des personnages sur scène lui donne un aspect statique et en évoluant dans cet espace limité, le chœur de douze voix mixtes impressionne de présence et d'impact dans la scène du Carnaval, malgré la difficulté de mise en place.

Francesco Filidei laisse transparaître des références au répertoire lyrique italien, depuis le contrepoint de Palestrina jusqu'aux allusions à l'écriture de Sciarrino et les envolées veristes de Puccini dans *Tosca*. La virtuosité des situations vocales renouvelle le discours et maintient l'attention depuis la scène malgré un accompagnement orchestral moins imaginaire et par ailleurs relégué à l'arrière-plan derrière un rideau de gaze.

Idéal de projection et de contrastes, le *Giordano Bruno* de Lionel Peintre soutient avec véhémence le dialogue avec les deux inquisiteurs (Jeff Martin et Ivan Ludlow). Le crépitement des percussions et du chant syllabique accompagne les cahots de l'argumentation tandis que la scène du bûcher fait la part belle aux bruits bruts et erratiques, imitations des flammes dévorantes. À la tête de l'Ensemble intercontemporain, Peter Rundel soutient brillamment l'édifice vocal et dramatique, donnant la part belle aux percussionnistes en tant que personnages-doublures des protagonistes en scène.

David Verdier